

# Commission Petits éditeurs BiB92 ~

## Sélection janvier 2024



Récit du parcours d'Anne, une jeune femme féministe et engagée, de son désir de maternité jusqu'à son nouveau statut de mère qui ressemble pour elle à un parcours du combattant. Dès lors que la décision est prise (ce qui n'est déjà pas évident pour son conjoint), rien n'est simple. De la conception en passant par un parcours PMA-FIV, à l'accouchement, rien ne lui sera épargné. En prime, elle ne ressent pas réellement de sentiment maternel pour son enfant et elle culpabilise beaucoup de ne pas être à la hauteur. De plus, chacun s'octroie le droit de donner son avis à chacune des étapes de son cheminement.

Ce livre cumule tous les obstacles et les bouleversements auxquels sont confrontés les femmes du jour où elles décident d'avoir un enfant. Un roman vraiment complet sur le sujet où le constat est encore le même : la charge mentale d'être parent repose essentiellement sur la femme. J'ai particulièrement aimé la construction originale de ce roman : au récit d'Anne qui est conçu comme un journal intime s'ajoutent les réflexions de sa meilleure amie sur sa propre maternité, ainsi que celles de sa mère et de son compagnon. L'aspect réaliste et humoristique qui se dégage de ce roman est également très plaisant à lire.

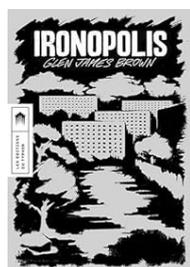
### 2<sup>eme</sup> avis

Roman consacré à la maternité sous toutes ses formes et tous les points de vue, du désir d'enfant (ou non désir), à la conception (seule ou en couple), en passant par la PMA, l'accouchement et enfin la dépression post partum. A 30 ans, la narratrice désire un enfant. Cela devient une obsession quand elle s'aperçoit qu'elle ne tombe pas enceinte. On suit son parcours éprouvant jusqu'à l'accouchement. Tout est détaillé : les étapes de la PMA, le chemin du combattant -voire le calvaire- au fil des rendez-vous médicaux et l'acharnement sur son corps. Il y a les injonctions provenant de la famille, du gynécologue, des amies, la liste des "bons conseils" affirmés qui recommandent tout et leur contraire à absolument éviter ! Anne décrit l'expérience de l'intérieur, le regard sur le corps de la femme enceinte, les changements dans la relation intime d'un couple. On a l'impression d'accompagner Anne dans toutes les étapes. Tout est abordé de manière assez détaillée et instructive.

Le jour où elle accouche, l'héroïne ne ressent pas l'amour maternel "normal", elle est épuisée et tombe dans le baby blues. Le sentiment fusionnel espéré (et ressenti par son amie Louise) est loin de se mettre en place.

Récit à double voix avec l'héroïne et l'auteur qui intervient (présentation en drapeau) avec des témoignages poignants et réels, des faits ou chiffres scientifiques pour étayer les propos. L'humour noir sert à déculpabiliser. Assez féroce mais sent le vécu.

**Albecker, Marie-Fleur. - Une maman parfaite. - Aux forges de Vulcain. - 272 p. - 20 €**

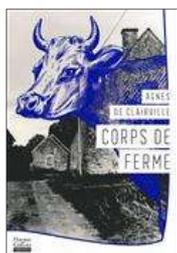


Six personnages habitant Teesside (alias Ironopolis), se retrouvent tour à tour sous les projecteurs : ils sont parias, addicts, caïds... Une synthèse de cette cité ouvrière de la province anglaise, victime de la crise des logements sociaux. Au centre du vaste sociogramme, une créature : Peg Fowler, immortalisée sur toile par une énigmatique artiste disparue. On raconte que la bête, une femme nue, cheveux longs et peau verte, apparaît dans ce puits près de la station hydraulique pour les plus aventureux - ou malchanceux.

Ce premier roman est épatant d'ambition. Au fil des conflits, enquêtes et autres règlements de compte, les personnages se percutent dans une fresque couleur béton, mais étonnamment vivante. Non content de tisser un récit polyphonique, l'auteur multiplie au sein même des chapitres les va-et-vient temporels pour de mémorables montées en tension. Chaque session de lecture est gratifiante : on a une petite exclamation lorsqu'on peut enfin recoller les morceaux, relier les noms et les événements qui jalonnent l'histoire de la cité sur plusieurs générations.

Cette lecture, généreuse mais pas moins rythmée, est jubilatoire. Indispensable pour les amateurs de romans noirs et sociaux !

**Brown, Glen James. - Ironopolis. - Typhon. - Traduit de l'anglais. - 540 p. - 23 €**



animaux en sont les témoins...

Un huis clos à ciel ouvert, au sein d'une ferme où les habitants : le fermier, la fermière et leurs deux fils sont observés et analysés sans fard, tout au long du récit par le prisme de quatre animaux : la vache, la chienne, le chat et la pie. Nous ressentons au travers de ces êtres la façon dont ils nous comprennent et nous appréhendent, leurs attentes, leurs craintes mais aussi leurs souffrances liées à leur exploitation à outrance. Nous sommes plongés dans cette famille et découvrons leur quotidien, leur brutalité parfois et leur silence. Les non-dits et les secrets de chacun sont peu à peu dévoilés, car au sein de cette ferme un drame se joue, seul les

Ce roman à l'incroyable singularité donne une voix aux animaux et permet, tour à tour, de se glisser dans leur peau. En ce qui me concerne, certains passages ont été, émotionnellement, très difficiles à lire. Etant persuadée que les animaux partagent les mêmes sentiments que nous, je me suis sentie mal à l'aise face à certaines situations où l'on a vraiment la sensation d'être à la place de l'animal qui souffre.

On comprend les difficultés des professions liées à l'agriculture, la rudesse du travail, leurs inquiétudes face aux risques sanitaires, économiques et climatiques. Les femmes et leurs difficultés à se faire entendre sont aussi au centre de roman. Une écriture sensorielle et âpre qui nous agrippe et nous entraîne dans un récit troublant, envoûtant et unique.

**Clairville, Agnès de. - Corps de ferme. - Harper Collins. - 295 p. - 20 €**



Quand une mère perd sa fille, dans l'attentat du Bataclan, elle pense ne plus rien savoir. Rien n'est su, rien n'est sûr. Faut-il chercher à comprendre ?

Comment retrouver la beauté ? Comment revenir à la vie ? La vie porte un visage, celui de Suzon, souvenir qui s'interpose, qui s'impose, dans ses rêves, de jour comme de nuit.

Seule une prose en vers libres peut décrire l'écartèlement d'une mère, une mère fragmentée, morcelée, mutilée.

Seuls des vers saccadés peuvent matérialiser l'angoisse, l'effroi, la sidération, provoqués par

la nouvelle.

Seule une prose éclatée peut servir de tentative pour recoller les morceaux.

Et trouver de la beauté dans la douleur.

Sublimer, par la poésie, par la littérature.

Difficile de lire ce récit sans sentir les larmes monter...

Bouleversant.

Sabine Garrigues écrit, des années après, ce récit poétique qui a aussi été utilisé pour une pièce radiophonique sur France Culture, intitulée Nuit de guerre à Paris. La couverture représente une dendrite, arborisation formée par de fins cristaux à la surface de certaines roches. Elle semble mimer, des racines jusqu'aux multiples branches, le mouvement de la vie.

**Garrigues, Sabine. - Rien n'est su. - Le Tripode. - 125 p. - 13 €**



Roman consacré à la grossesse de la mère d'Adolf Hitler, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans une partie reculée de l'Autriche, proche de l'Allemagne. Ce sujet hante l'auteur depuis longtemps : sans Hitler, il n'y aurait pas eu le III<sup>ème</sup> Reich, Hitler c'est le XX<sup>e</sup> siècle, la Shoah. Comme il y a peu de documents historiques ou de faits affirmés, il lui faut récréer. L'auteur a visité les camps en Allemagne, Autriche et Pologne pendant le Covid, seul, dans une ambiance très étrange.

A 16 ans, Klara est au service de son « oncle » : elle lui sert de bonne et de maîtresse. Fonctionnaire médiocre, Aloïs maltraite, harcèle et dénigre son entourage. Il commet viols et violences psychologiques en toute impunité. Il fait deux enfants à sa nièce qui décèdent, car peu survivent à cette époque ; puis Hitler. Ainsi, Adolf est le fruit d'un inceste entre Aloïs et sa nièce. Quand elle tombe enceinte, elle doit se marier et obtient une dérogation de l'église qui légitime leur mariage, ce qui renforce la culpabilité de la jeune femme qui se considère comme diabolique. Son passage de domestique à épouse de celui qu'elle surnomme Oncle ne lui donne aucun avantage.

Klara raconte sa vie muselée, réduite à un esclavage domestique, suivant toutes les volontés d'Aloïs. Sa peur de perdre l'enfant est omniprésente. La mère d'Hitler vit dans la soumission et l'enfermement. Dénigrée par son mari et aussi par son confesseur, elle n'a que l'écriture comme échappatoire : elle décrit son ressenti dans des carnets pour échapper à ses émotions et tenter de conserver une part de liberté.

La religion a une place importante à cette époque où la femme n'a aucune distraction. Klara va à la messe (sa seule sortie) et veut se confesser sans arrêt, elle est bigote par obligation.

Régis Jauffret veut éclairer la personnalité d'Hitler par celle de sa mère, subissant des contraintes ne pouvant qu'entamer sa santé mentale. La domination subie par Klara étouffe le lecteur. L'oscillation entre empathie et répulsion est constante : la sympathie grandit pour la fragilité de cette femme. C'est le portrait d'une société cadrée dans un patriarcat très rigide. Le style est puissant et percutant.

**Jauffret, Régis. - Dans le ventre de Klara. - Récamier. - 304 p. - 22 €**



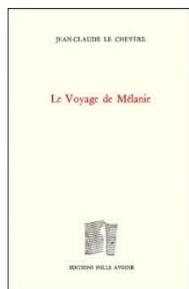
La première scène de ce roman se situe dans une fête foraine, c'est l'anniversaire de Nina, ses huit ans. Un simple moment d'inattention sur un stand de tir suffit à ses parents pour la perdre dans la foule.

À partir de là, tout s'écroule. Une nuit d'angoisse, de culpabilité et de peur commence... Nous nous retrouvons dans les pensées d'Emma, la mère de Nina, qui est aussi la narratrice. Le lendemain de sa disparition, la fillette est retrouvée saine et sauve, elle raconte qu'elle a suivi un petit chat dans la forêt. C'est un immense soulagement pour ses parents qui, fous de joie, ont retrouvé leur enfant. Toutefois, pour Emma, le doute subsiste, sa fille est vivante, elle est là, mais Emma garde en elle comme « un goût d'épouvante ». Elle pense que cette enfant n'est pas la sienne, juste une copie parfaite de Nina, un sosie, une réplique. Cette idée extravagante s'installe peu à peu dans son cerveau tourmenté. Persuadée par son pressentiment, elle continue désespérément à chercher « la vraie Nina ».

Nous sommes immergés dans l'enquête méticuleuse que mène Emma et qui explore chaque détail qui permettra de justifier son intuition. Toutes les démarches faites pour l'aider vont échouer. Ses bouffées délirantes finissent par prendre le pas sur ses rares moments de lucidité. L'engrenage obsessionnel est amorcé...

Un roman que j'ai trouvé fort et dérangeant, où l'on a un profond sentiment d'injustice et de tristesse pour cette enfant qui, se sentant rejetée, rentre dans le jeu délirant de sa mère. L'auteur parvient à nous embarquer dans cette descente que l'on sent fatale et aborde « le syndrome de Capgras », trouble psychiatrique dans lequel le patient, tout en étant parfaitement capable d'identifier la physionomie des visages, affirme que les personnes de son entourage ont été remplacées par des sosies.

**Kalfon, Stéphanie. - Un jour, ma fille a disparu dans la nuit de mon cerveau. - Verticales. - 202 p. - 18,50 €**



A 14 ans, Mélanie a soif de liberté. Elle décide d'entreprendre un voyage : aller voir la mer pour échapper à la morosité du quotidien. Mais elle ne sait pas ce qui l'attend !

Ce voyage initiatique marque son passage à l'âge adulte : elle va devoir travailler dans une boulangerie et échapper à un garçon aux intentions suspectes...

Elle cherche surtout à fuir l'odeur pestilentielle qui inonde sa région, celle des usines à «mochons», contraction comique de «moche» et de «cochon». Ici, tout le monde porte des masques... mais à l'extérieur, et Le Chevère, qui a publié ce livre en 2000, semble visionnaire.

Originaire de Saint Brieuc, l'auteur fait aussi allusion à la pollution agricole causant la prolifération des algues vertes, dégageant des gaz mortels.

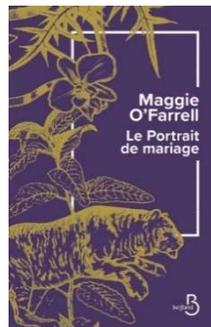
Une « chaîne » de résistants s'organise dans l'ombre pour lutter contre cette industrie qui détruit toute vie.

Ce récit aux allures de dystopie porte un regard sur cette catastrophe écologique avec beaucoup d'humour. C'est une parabole à peine exagérée sur ce qui est en train de nous arriver.

L'auteur aime jouer avec la langue française et créer des néologismes.

Il s'inspire du quotidien, des bribes de conversation qu'il peut entendre autour de lui et des gens qu'il fréquente. Ses romans ont pour objectif de stimuler la « résistance contre tout ce qui écrase l'individu ».

**Le Chevère, Jean-Claude. - Le voyage de Mélanie. - Julliard. - 118 p. - 13€**



*«Elle va mourir : il souhaite que sa mort survienne. Cela est inévitable. Tel est son destin.»*

Cette fiction historique, qui comble les trous de l'histoire, est la chronique de la mort annoncée, en 1561, de Lucrece de Médicis, 16 ans. Maggie O'Farrell s'y approprie (en s'accordant quelques entorses à la réalité, qu'elle justifie à la fin du texte) les rumeurs de l'époque : elle aurait été empoisonnée par son mari, Alfonso de Ferrare. En attendant ce moment fatidique qui plane dans tout le roman tel « un oiseau de proie au plumage sombre posé sur le bras de sa chaise », l'autrice retrace, avec une plume fringante, non son portrait de mariage, mais son portrait tout court. Celui d'une jeune noble prisonnière de ses parures comme des us et coutumes de la cour ou des luttes intestines, une jeune fille qui se doit d'être

un modèle ducal mais sait, elle aussi, manier le pinceau et préserver sa sauvagerie intérieure. C'est, au fond, un livre sur les faux-semblants et la liberté, celle des femmes, de l'art et de l'imagination.

Et c'est en outre un vrai plaisir de lecture ! Les banquets, les tableaux, les vêtements, leur description, de même que tout ce qui tourne autour de la peinture, tout cela ravira les fans de roman historique. Les pensées de Lucrèce, ses réflexions vives plairont aux amateur/rices de roman psychologique. Et la plume de Maggie O'Farrell, extrêmement expressive et vivace, sa narration resserrée, distillant malgré cette mort annoncée un certain suspense, tout cela captivera ceux qui savourent le sens de la formule, les bons mots et les belles images.

**O'Farrell, Maggie. - Le portrait de mariage. - Belfond. - Traduit de l'anglais (Irlande). - 416 p. - 23,50 €**



Attention, roman trash, où la pudeur n'a pas droit de cité, et la mesure non plus. Sacha, 18 ans, est partie avec son meilleur ami Tom de Montréal pour Dawson City, dans le Yukon. Ils y mènent une vie dysfonctionnelle où la drogue et le sexe sont légion. « *On haït ça, les responsabilités, on haït l'autorité, on manque de toute, on est impulsifs, caves, pauvres, on perd tout le temps nos jobs pis nos logements.* » Mais, malgré la misère et le froid, le bonheur surgit, quand bien même de manière plus éparse que la neige dès le mois d'août... Entre autres grâce à la tendre et sauvage compagnie de Luna, chienne louve. Et au petit groupe d'ami(e)s qu'ils intègrent. « *Huit ans à Dawson, et je n'aurais pas pu m'imaginer ailleurs. Huit ans à me dire que j'avais gagné contre la vie, contre la mort et le suicide, puisque j'étais déjà au paradis.* » Jusqu'à être ostracisée. Car, à partir du moment où Sacha commence à fréquenter sérieusement Kosmas, Tom s'estime niaisé... Et, peu à peu, tout le monde adhère à sa version, celle où Sacha est « *une fille facile* », une « *slut* », une « *menteuse* » et une « *drama queen* ». *La version qui n'intéresse personne* est celle de Sacha, une trop banale histoire de violences faites aux femmes, au sein d'un milieu qui se veut pourtant féministe, non jugeant et inclusif. Mais qui a broyé cette jeune femme. « *Quand je baise avec quelqu'un, je me dis que je serais peut-être punie pour ça, tuée ou violée pour ça, conspuée, ou qu'on s'en prendra aux êtres qui me sont chers ou dont j'ai la charge.* » Percutant.

**Pierrot, Emmanuelle. - La version qui n'intéresse personne. - Le Quartanier. - 240 p. - 23 €**



Dominique Biron, octogénaire, apprend qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Refusant de finir dans la déchéance, elle décide de préparer son départ. Sa mort est son choix, elle veut partir avec panache dans trois jours. Pour cette bourgeoise qui a toujours suivi les codes, c'est enfin le moment de faire ce qu'elle souhaite.

Ce roman suit donc le déroulement des pensées de Dominique pendant ces trois jours. Dominique embarque le lecteur dans un monologue, des divagations au gré de ses souvenirs et de ses idées. Tout ce qu'elle n'a jamais osé dire ressort, elle règle ses comptes. Elle critique notre société, la bienséance et ses codes. La narratrice ne mâche pas ses mots, envers sa famille, son entourage et elle-même. Cette sorte de Tatie Danielle revient aussi sur ses faiblesses, ses manques de courage, ce qu'elle a accepté malgré ses convictions. Elle dresse un bilan subversif et drôle de sa vie de bourgeoise conformiste.

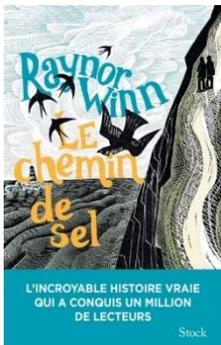
Roman à la fois féroce et plein de tendresse. L'écriture est fluide, piquante comme une aiguille, et cela se lit d'une traite ! Le ton est vif, âpre, sans fioritures. Cette satire sociale au vitriol fait réfléchir le lecteur. Un texte percutant sur un sujet tabou.

## 2<sup>eme</sup> avis

« *Mon nom est Dominique Biron, et je n'ai jamais réussi à m'y faire. Depuis près de quatre-vingt-deux ans, je hais de toute mon âme ce que ces cinq syllabes expriment d'invisibilité, de tiédeur insipide, de discrétion bigote.* » L'incipit donne le ton : cinglant. Invisible, tiède, insipide, discret et bigot, c'est en effet tout ce que ce court roman n'est pas. La narratrice, membre « *d'une certaine petite bourgeoisie étriquée* », se sait atteinte d'Alzheimer. Elle préfère arrêter la danse avant de perdre complètement la boule. « *[J] 'ai décidé de mourir dans trois jours. C'est le temps qu'il a fallu au Christ pour revenir d'entre les morts, ça me suffira bien pour faire mon petit ménage.* » En attendant ce « *flamboyant crépuscule* », celle qui aimerait laisser comme note dans sa cuisine « *Adieu les cons !* » fait de nous « *[ses] témoins, [ses] confidentes anonymes et silencieux* ». Que l'on partage ou non l'ensemble de sa vision désabusée du monde, « *c'est pas tous les jours qu'on voit clair chez un autre être humain, pas tous les jours qu'on voit clair en soi. Parce que c'est ça qui se passe, vous avez fait un peu de lumière en vous, d'une pierre deux coups, si, si, vous ne me croyez pas ?* »

Outre cette séance offerte de psychothérapie, il faut l'avouer, la curiosité nous titille. Quelque chose (un souvenir ? une expression ? une musique ?) ou quelqu'un trouvera-t-il grâce à ses yeux ? Sa petite-fille adorée ou le chat qui la visite lui (re)donneront-il l'envie de vivre ? Mènera-t-elle son projet à son terme ? « *Mais elle va crever, la vieille, ou quoi ? nous fait-elle nous écrier. C'est quand qu'elle se fout en l'air ?* » Si vous avez envie de le savoir, foncez !

**Pirotte, Emmanuelle. - Flamboyant crépuscule d'une vieille conformiste. - Le Cherche 12. - 103 p. - 18,50 €**



Le South West Coast Path, sentier côtier du Sud-Ouest de l'Angleterre, fait un peu plus de 1000 km. Raynor, la cinquantaine, accompagnée de son mari Moth, décide subitement de l'arpenter. La raison, pas toujours avouée aux autres randonneurs croisés en chemin, de ce périple éreintant, où, entre la sueur et l'eau de pluie, « *l'humide [leur] était devenu aussi familier que le sec dans la vie normale* » : ils ont été chassés de leur ferme par des huissiers et se retrouvent sans domicile. Pire, Moth est atteint d'une maladie neurodégénérative. Son médecin lui prescrit du repos et d'éviter de monter trop d'escaliers. Plutôt que de planter leur tente chez des proches et de se sentir devenir un fardeau, eux vont « *vivre à la dure sur ce Sentier* », avec peu de livres sterling en poche

comme sur leur compte, y faire du dénivelé et du camping sauvage en remplissant tant bien que mal leur estomac de fudge, de nouilles... et de thé. « *Je croyais qu'on marchait à défaut d'avoir autre chose à faire* », glisse à un moment Moth. S'ils n'ont en effet « *rien à perdre et aucune bonne raison de ne pas continuer à marcher* », ce trajet tout tracé leur redonne paradoxalement leur liberté : « *Là, nous restions aux commandes de notre vie, de notre parcours, de notre destin.* » Les voilà « *salés à vie* », et pas seulement par les éléments (comme les cheveux de Ray, qui finissent par ressembler à un nid d'oiseau) ! Un récit de vie unique, qui fait réfléchir sur la place des sans-abris comme de la nature.

**Winn, Raynor. - Le chemin de sel. - Stock. - Traduit de l'anglais. - 373 p. - 23 €**

